MARIJOSÉ ALIE



PONT GUEYDON

MÉMOIRE D'ENCRIER

J'AI COMPRIS ASSEZ TARD
QUE JACKSON ÉTAIT LE NOM QU'ON
DONNAIT DANS LE QUARTIER
À CE GRAND NÈGRE QUI VENAIT
D'AILLEURS ET QUI PROMENAIT
SA SILHOUETTE EFFLANQUÉE
DANS LES COUCHES DE TOUTES
LES FEMMES DU BORD DU CANAL.
IL SE TROUVE QUE SEULE
HÉLIETTE, AUX CHEVEUX DE
COOLIE ET AU RIRE TONITRUANT,
CONSERVA LE CADEAU QU'IL
LUI AVAIT MIS DANS LE VENTRE.
HÉLIETTE C'EST MA MÈRE.

MÉMOIRE
D'ENCRIER

1260, RUE BÉLANGER – BUREAU 201
MONTRÉAL, QUÉBEC H2S 1H9
INFO@MEMOIREDENCRIER.COM
MEMOIREDENCRIER.COM

PONT GUEYDON

MARIJOSÉ ALIE

PONT GUEYDON



DE LA MÊME AUTRICE

Elle & elle : Entre chienne et louve (poésie)
Avec des peintures de Fred Alie, Paris, HC Éditeur, 2009.

Le Convoi (roman)
Paris, HC Éditeur, 2016.

Une semaine et un jour (roman)
Paris, HC Éditeur, 2020.

Entretiens avec Aimé Césaire (entretiens)
Paris, HC Éditeur, 2021.

Palépoutann | Tout ce qui fait que nous sommes nous (récit)
Martinique, K. Éditions, 2024.

Nul ne savait de science certaine
où commençait et où finissait la réalité.

Gabriel Garcia Marquez

Ce que vous appelez “chaos”,
je l’appelle “histoire”.

Toni Morrison

Il ajusta son casque, décoqua sa moto, embraya, prit lentement la route en contournant le centre-ville, déboucha sur le dernier quartier qui le propulsait hors des murs, passa en pétaradant devant l'église de Sainte-Thérèse et attaqua l'autoroute, ou plutôt ce qui en tenait lieu, au maximum des 80 km/h que lui permettait son moteur. L'air était chaud et sifflait à ses oreilles. Une envie de musique lui mit des percussions dans la tête, un grondement de basses, un air de reggae qu'il entonna à tue-tête : « Could you be looooved... and be looooved... » C'est comme ça qu'elle était bien, la vie.

Il dépassa la sortie vers l'aéroport. Un jour, il partirait vers un pays loin où il ne connaîtrait personne, où personne ne le connaîtrait. Il imaginait déjà son allure importante quand il passerait la salle d'embarquement ; on lui avait dit qu'il y avait un couloir vers l'avion, comme le dernier sas avant l'espace. C'était excitant, il ne savait pas, n'en parlait pas, même s'il était très fier d'être un des rares habitants de ce pays à n'avoir jamais mis les pieds dans un avion.

Il atterrirait sur un grand continent, pour avoir ensuite le choix d'une destination. Il avait envie de s'emmitoufler

dans des tonnes de fourrures comme les Vikings, et d'arpenter à l'infini une neige épaisse et blanche dont il essayait d'imaginer l'odeur. Toujours, il laissait un bout de ce rêve devant la sortie « aéroport », qu'il n'empruntait jamais.

Il se concentra sur le sac à dos pesant sur ses épaules, plein de bouquins jusqu'à la gueule. Tout ce qu'il avait lu pendant son absence était là, arrimé contre le vent, absurde et consistant, inutile et important. Il regarda sans la voir la laideur insignifiante de la zone industrielle qui défilait de chaque côté de la route, adressa un doigt d'honneur à une voiture anonyme qui exécutait un « dépassé-freiné » agacé, et reprit sa posture tranquille, derrière son guidon tranquille, avec sa vitesse tranquille.

Le jour tombait derrière le surgissement des mornes, cette moto n'avait jamais eu de phares ni devant ni derrière. En allumant la torche électrique qui lui permettait d'éclairer son chemin, il se dit qu'il allait en acheter une autre ; il en avait les moyens maintenant, il était un homme, avec un job, des jobs, une femme, et il frétilla en pensant aux seins blancs profonds de Juliette, d'autant plus magnifiques qu'ils étaient maintenant gonflés par la grossesse.

Alors, vraiment, que faisait-il là, sur cette route crépusculaire à laisser défiler ses pensées et la tristesse du paysage ? C'était incompréhensible, même pour lui. Il était en train de faire une connerie, une de plus, mais sa vie en était jalonnée. Cela faisait bien trente-cinq ans qu'il agitait sa carcasse sur ce petit bout d'île, trente-cinq ans. Il était censé être adulte, mais il n'était pas homme à se pencher jusqu'au vertige sur ses actes. Tout lui paraissait de circonstance,

et sa part de responsabilité au devenir du monde et au sien propre avait la légèreté d'une plume de pipiri.

Au rond-point de Ducos, il quitta la route, s'enfonça dans un enchevêtrement de préfabriqués où toutes les marques du monde se disputaient des espaces publicitaires, et se posa la question : McDo ou pas McDo ?

Tout à l'heure, il aurait faim, et l'attente pouvait être longue. Seulement un véhicule devant lui. C'était jouable.

Il éteignit son moteur, chercha et trouva un billet de 20 euros dans une poche de son sac, et poussa avec les pieds.

— Un Big Mac double, et un shake grenadine !

— Ce sera tout, monsieur ?

Plus loin, à la guérite, il récupéra sa commande. Un visage rond et brillant lui rendit sa monnaie.

— Hé, Jackson, t'as la nostalgie ou quoi ?

— Va te faire f...

Un éclat de rire coupa le son. Depuis qu'il avait ce job au McDo, son petit frère était devenu insupportable. Stan se prenait pour un major capable de lui parler les yeux dans les yeux, et semblait avoir perdu l'admiration totale, la docilité, l'empressement inconditionnels qui faisaient de lui l'esclave, le soumis, le valet de son frère aîné.

Tout le schéma bien huilé qui structurait leur relation commençait à s'effriter, et Jackson n'avait pas le lexique pour traduire la lueur humide qui voilait le regard de Stan quand il le regardait. Il ne pouvait interpréter que ce qu'il connaissait. Or, d'aussi loin que remontaient ses souvenirs, tout le monde le craignait, craignait ses sautes d'humeur, ses colères, sa capacité à partir en vrille, couteau à la main

ou entre les dents. Deux choses pouvaient le calmer, deux : elle, et puis sa Juliette. Deux rencontres. Et, dans la chronologie, c'était elle d'abord, et peut-être pas seulement dans la chronologie. Alors, ce soir, il était là.

Il posa sa moto un peu plus loin, contre le grillage d'un dépôt de tuyaux de canalisation, qui fermait comme toutes les entreprises de la zone en milieu d'après-midi. Il n'y avait pas âme qui bouge, sauf autour des grandes surfaces et des vendeurs de bouffe qui faisaient le plein de clientèle matin, midi, soir, et plus, si affinités. Il plongea le nez dans le sac en papier. Cette saloperie exhalait un genre d'odeur presque aussi salivante que les haricots rouges de Man Tine, la voisine de sa mère. Il libéra les frites et fit ce qu'il savait faire le mieux : manger en se vidant les méninges.

Pas l'ombre d'une pensée pour cogner sa tête, un grand vide merveilleux qui allait se remplir consciencieusement d'images toutes neuves pendant qu'il mastiquait avec délectation. La nuit tombait, chaude, bruyante. Au loin, le bâtiment s'allumait de petites loupiottes qui crevaient la façade. Il savait exactement ce qu'on faisait à cette heure précise derrière ce mur-ci, et celui-là, et celui-là aussi, il y avait passé suffisamment de temps pour en connaître par cœur le protocole. Il trouva une poubelle, y jeta ses restes. Avant, il lançait même les canettes de Coca sur le bas-côté des chemins ; maintenant, c'était fini, il ne s'aimait peut-être pas beaucoup, mais il aimait bien ce pays, et surtout, dorénavant, il savait quoi faire pour l'aimer bien.

Portable à la main pour vérifier l'heure, il alla se poster dans un angle mort. Il n'avait pas encore décidé s'il souhaitait

être vu ou non, et, surtout, il voulait s'assurer qu'il était bien le seul, que les journalistes, les caméras, les photographes ne seraient pas là, postés comme des hyènes attendant la charogne. Mais elle était futée. Quand il avait lu que sa sortie était programmée pour le mercredi et que les réseaux sociaux s'agitaient comme des grenouilles dans l'eau bénite, il avait compris – pas folle, la guêpe – qu'elle sortirait la veille ou l'avant-veille et pas au petit matin, plutôt le soir quand personne ne l'attendrait. Cela faisait donc deux jours qu'il venait se planquer aux portes de la prison ; hier n'était pas le bon, alors forcément ce serait aujourd'hui.

Une immense voiture noire chuinta à côté de lui, le dépassa et gara ses dizaines de milliers d'euros pas très loin des portails hermétiques. Il s'enfonça dans l'ombre et regarda se déplier la silhouette de l'homme qui sortit du véhicule. C'était donc bien ce soir, et c'était maintenant. La portière claqua, en face, le battant s'entrouvrait.

Elle était plus petite que dans son souvenir, plus maigre aussi, plus vieille aussi, mais il connaissait les dégâts que peut causer la proximité permanente et bruyante d'inconnus qui recréaient le monde, ses travers, ses horreurs, ses démences, ses fulgurances, dans un espace confiné qui élevait des briques pour empêcher que passent les rêves, ou le pardon, ou l'absolution, ou simplement la banalité d'un en dehors qui ne disait pas la liberté, mais juste l'hostilité, l'indifférence. Bref, il savait que la merde, ici, sentait pire et plus fort que la merde dehors. Dedans, tout était cru, comme les lumières, et il fallait être très fou pour y traquer la poésie et y chercher la beauté. Peut-être que cela

arrivait, peut-être, mais pas à lui ! Alors elle ! Dedans, tout le monde priait, et les dieux étaient multiples, sacrés ou païens, d'or ou d'argent, de puissance ou de papier, c'était comme dehors, mais à l'étroit. Il crevait de savoir comment elle en parlerait, si elle en parlerait, et puis, enfin, si elle se souviendrait.

L'homme lui tendit les bras, l'enveloppa d'un « Bonsoir, Belle » plein de chaleur, et en retour elle lui serra froidement la main et lui passa sa valise, une valise coûteuse à l'ancienne, sans roulettes, toute en cuir et en cuivre doré. Il l'observait, son cœur lui défonçant la poitrine. Elle avait les cheveux longs et mousseux, ils avaient poussé, elle ne les avait pas coupés, cette même poitrine d'adolescente, et ses fesses flottaient dans le jean à clous, des baskets, oui, c'est vrai, les mêmes vêtements qu'au moment de son entrée là-dedans. Il ne pouvait pas entendre ce qu'elle disait à l'homme, mais elle parlait beaucoup en relevant le nez. Toujours cet air de défi qui lui mettait le regard au-dessus des épaules de tout le monde.

L'autre était là, empressé comme un maquereau, il lui avait bien sucé son blé pendant ces trois années. De recours en recours, il avait réussi l'exploit de faire prolonger sa maigre peine. Un avocaillon, voilà ce qu'il était, qui se la pétait et sacrifiait l'efficacité aux effets de manches, enivré par la brutale notoriété que lui valait la défense de celle qui était l'égérie de tout un peuple, fût-il de quartier ou de petite île. Il avait échoué, la justice voulait en faire un exemple, montrer à quel point elle était juste et savait punir les petits comme les grands, les anonymes comme

les célèbres, et s'était donc payé la part du lion sur son dos à elle. L'avocaillon qui n'avait rien vu venir s'était pris deux *palavirés* de « va te coucher », et la justice avait assis un immense triomphe sur ses minces épaules, triomphe que d'ailleurs tout le monde s'était empressé d'oublier, sauf lui, sauf elle, sans doute.

Il froissa le sac en papier. Il hésitait : se montrer ou se cacher ? L'endroit était à peu près désert, de petits points de lumière s'éveillaient de loin en loin, quelque part, les voitures grondaient en traversant le rond-point en direction du sud, il était facile d'imaginer qu'ils étaient seuls au milieu de rien. Il la vit faire le tour du véhicule, l'avocaillon lui tenait la portière. Qu'est-ce qu'il avait envisagé ? Qu'elle viendrait vers lui, qu'il lui lirait quelques passages de tous ces livres qu'il avait amenés, qu'ils reprendraient la conversation là où ils l'avaient laissée ? Quelle misère ! Trois ans, ce n'était pas rien, c'était un goulot d'étranglement que l'on traversait en s'abîmant un peu chaque jour et d'où l'on ressortait, essoré, en colère ou amnésique.

Il resta là, debout, les talons bien enfoncés dans le bitume, aussi fragile qu'un héron sur une patte. Quand elle le vit, juste avant d'embarquer, elle remonta le nez, fronça les sourcils comme si elle n'arrivait pas à ajuster ses yeux et sa tête, puis elle s'engouffra dans le véhicule, qui décolla du bitume.

Il l'appela : Belle ! Belle ! Mais le son resta au fond de sa gorge.

1

JACKSON

Je m'appelle Jackson-Jackson, Jackson-Jackson, comme un éternuement, comme si l'épave qu'était ma mère, entre deux cuites, n'avait pas eu la force de me trouver un nom et un prénom, ou alors qu'elle avait voulu dans un rare instant de lucidité bien enfoncer le clou de mon anonymat. J'ai compris assez tard que Jackson était le nom qu'on donnait dans le quartier à ce grand nègre qui venait d'ailleurs et qui promenait sa silhouette efflanquée dans les couches de toutes les femmes du bord du canal. Il se trouve que seule Héliette, aux cheveux de coolie et au rire tonitruant, conserva le cadeau qu'il lui avait mis dans le ventre.

Héliette, c'est ma mère. À l'époque, elle n'avait pas encore consacré sa vie à la recherche compulsive de toute boisson au-dessus de 50 degrés. À l'époque, psalmodiait la vieille dont la case jouxtait notre tas de débris, Héliette était la plus belle femme du coin et sans doute de l'univers. À l'époque, tout ce qui portait culotte du haut en bas de Levassor se pâmait pour Héliette. À l'époque, entre deux éclats de rire et tapes sur les mains baladeuses, elle avait un promis qui leur rabattait le caquet à tous, puisque c'était Jésus en personne qu'elle attendait, et ne voulait rien

attendre d'autre. D'ailleurs, promesse avait été échangée avec le curé des Terres Sainville, de l'autre côté du canal, pour que le saint homme accompagne la promise au couvent du centre-ville afin qu'elle convole en justes noces avec son Jésus. Simplement, la vie avait fait autre chose.

Man Tine, notre vieille voisine qui était, pour moi, ma seule famille, se tordait la bouche en me savonnant les oreilles de ses remontrances que je pouvais encore supporter, du haut de mes sept ans.

— Elles n'ont pas pris la hauteur de ta mère, cette bande d'affamées de la misère ; elles étaient trop laides, elle était trop belle ; un tas de blanches sous-coquées dont personne ne voulait, elles lui ont fait vivre l'enfer jusqu'à dire non, que le Christ ne voulait pas d'une personne avec des seins pareils, avec un derrière pareil, avec des yeux... Parce qu'elle avait des yeux comme du charbon qui brûle, ta mère.

Man Tine vociférait et, moi, j'avoue que j'avais du mal à accommoder cette fée magique dont elle parlait à l'épave que je côtoyais tous les jours, qui me parlait à coups de savate et tannait mon dos avec une lanière tellement cinglante qu'elle me semblait un instrument directement importé de l'enfer. Et puis, ça me traversait la tête d'une oreille à l'autre sans que rien l'arrête.

Ce qui avait du sens, c'était la façon dont j'allais m'y prendre pour me mettre quelque chose dans l'estomac parce qu'Héliette n'était opérationnelle dans rien. Très vite, le voisinage s'était désintéressé de mon cas, car j'étais trop mauvais, vraiment mauvais, du genre qui chapardait

chez tout le monde, qui mettait des fourmis carnivores sur le dos des enfants, qui crucifiait les chiens errants et les crapauds avant de les balancer sur les marches de la fontaine Gueydon, qui surveillait les femmes qui se déshabillaient, qui posait des tiques dans la bouche ouverte des pêcheurs endormis dans des vapeurs d'alcool, qui menaçait ma mère avec un couteau de cuisine quand elle hurlait ses imprécations divines. Oui, c'est là que j'ai culminé. À partir de ce moment, j'ai pu me délecter de la terreur que j'inspirais.

Au commencement, il y eut un jour d'octobre, c'était un lundi, je m'en souviens, car c'était ma première journée d'école, j'avais six ans, et Man Tine s'était égosillée devant les marches en pierres cassées qui menaient à notre taudis. Héliette était vautrée sur son matelas taché et gémissait en faisant des bulles d'alcool qui lui bavait de la bouche, Man Tine hurlait.

— *Bondié ka'y pini'w*, le bon Dieu va te châtier, je me suis emmerdée à trimballer mes vieux os pour inscrire ton fils à la mairie, maintenant il faut que tu l'emmènes à l'école en bas, sans quoi les gendarmes seront là ni une ni deux!

Moi, j'essayais d'éponger l'eau sale qui avait chahuté la table à trois pieds, les deux bancs pleins de poux de bois, les casseroles cabossées et le matelas tout nu sur lequel je dormais. Nous étions des bienheureux, la feuille de tôle qui couvrait la case était assez large pour protéger la cuisine. Le reste allait à vau-l'eau sous des bâches en plastique (chose très banale dans le quartier), et la saison des cyclones s'était terminée la veille sur un boucan de pluie et de vents rugissant à 180 km/h qui avait inondé la

ville. Son centre, chez les bourges, avait fait cuvette comme d'habitude et disparaissait sous un mètre d'eau stagnante sur laquelle flottaient des rats crevés et autres cafards, scorpions et araignées, qui le reste du temps essayaient de se faire oublier.

Nous, de l'autre côté du canal, étions un peu protégés par la pente de la berge, mais, quand même, nous avions morflé et il n'y avait pas assez de bras pour remettre l'eau dans le droit chemin. Donc, je m'activais pour sortir nos maigres biens de la boue puante qui collait partout quand, comme un zombie possédé, ma mère s'était hissée sur ses guibolles et mise à hurler à tout le monde d'aller se faire foutre en moulinant des bras, en crachant, postillonnant, titubant, aboyant des « Jackson Jackson » hallucinés, comme si elle en avait marre de moi, en fait. Cela devait arriver souvent par la suite, mais c'est la première fois que je sentais une sorte de paralysie glacée m'envahir.

J'étais plutôt petit pour mon âge, mais j'avais des muscles partout à force de soulever le corps d'Héliette, de la traîner jusqu'à son grabat, de balayer, de nettoyer ses vomissures, de trimballer des carcasses sur mes épaules depuis l'abattoir du pont qui nous laissait gratter les os, toutes ces choses qui faisaient mon quotidien, et le quotidien du quartier.

Ce jour-là était donc, en dehors du cyclone, très ordinaire, et, quand je me suis retrouvé avec à la main le couteau de cuisine qui poussait le ventre d'Héliette contre le mur, je n'ai pas tout de suite capté ce que j'étais en train de faire, je n'ai pas capté les couinements de Man Tine

et d'Héliette, j'ai juste accepté le grand bruit blanc dans ma tête et remis le couteau à sa place lorsque ma mère a regagné la sienne, c'est-à-dire vautrée sur son matelas. Puis, j'ai enfilé un short et une chemise sans manches, la seule qui n'était pas déchirée, et j'ai dévalé la pente, traversé le pont Gueydon, piqué à gauche en longeant les entrepôts d'huile, de morues, de farine, de haricots qui barraient la ville, laissé le marché sur ma gauche, traversé l'avenue qui portait le nom d'un grand général de l'armée française que je ne connaissais pas, accéléré le pas le long du cimetière (je détestais cet endroit) et remonté la rue Jean-Jaurès, jusqu'au muret jaunâtre qui délimitait les frontières de ce qui allait être mon école.

À l'époque, je ne savais ni lire, ni écrire, ni même parler, mais je connaissais la géographie de cette ville par cœur. Je côtoyais son immensité qui me paraissait englober le monde, pour y promener toutes les histoires que je me racontais. J'étais loin d'imaginer ce qu'étaient les autres, les livres, ce qu'on y trouvait, et surtout je ne savais pas que le silence qui habitait ma bouche allait me valoir autant d'emmerdements.

— Hé, J...sson, tu sais comment y faut faire ?

Le gars qui se pressait contre moi me dépassait d'une tête, c'était un grand chabin aux mains rougies par le frottement des filets qu'il levait avec son père tous les jours. Il était d'ailleurs le seul d'entre nous à avoir un père permanent à la maison. Roger n'était pas très malin, il zozotait en suçant les mots, et il avait non seulement une tête de plus, mais aussi deux ans de plus que moi. De tous mes soldats,

il était le plus fidèle. Je lui faisais peur, comme à tout le monde, mais il avait confiance et me posait sans arrêt des questions auxquelles il savait que je n'allais pas répondre puisque je ne parlais pas, mais il les posait quand même.

Une foule excitée débordait des trottoirs, Roger suait en serrant contre sa chemise aux aisselles mouillées un cartable en carton bouilli qui avait déjà eu plusieurs vies.

— Ils ont dit de se mettre par deux, je peux venir avec toi ?

Il promenait ses petits yeux pâles sur toutes ces nouveautés bien rangées autour de l'énorme quenettier qui trônait au milieu de la cour ; celui-là, je l'avais repéré dès que j'avais passé la grille, je reviendrais lui faire son affaire à la saison des quenettes, quand l'école serait fermée, au mois d'août. Cela nous ferait une expédition un peu corsée. Dans cette foule de petits d'hommes, jamais je n'avais vu autant d'enfants de ma vie, je reconnaissais deux ou trois visages qui luisaient bien propres, quelques femmes du quartier dont on n'aurait jamais soupçonné en les voyant là qu'elles traînaient d'ordinaire des savates pourries dans les détritus de mangos et d'arêtes de poissons toute la journée. Tout le monde criait et parlait en même temps jusqu'au moment où une sonnerie stridente électrisa l'ambiance et fit tomber un grand silence sur la courette bien propre. Je me suis retrouvé tout au bout d'une longue file de négrillons, qui s'étirait devant la porte d'une salle où s'alignaient des bancs et des tables bien ordonnés, gardés par un fantôme aux cheveux serrés derrière des lunettes ; le fantôme a ouvert la bouche pour nous assener des interdictions en rafale :

— On ne parle plus (pas trop dur pour moi), on ne dépasse pas le rang, on ne met pas les doigts dans le nez, on ne bouscule pas ses camarades, on ne se précipite pas pour s'asseoir, on ne traîne pas les pieds, on ne crache pas par terre, on ne répond qu'à l'appel de son nom, et on dit présent. Je suis votre maîtresse, pas d'insolence.

Je n'avais pas assez d'oreilles pour enregistrer toutes ces informations.

— Gabour Pierre.

— Garnier Michel.

Une hésitation.

— Jackson Jackson ?

Un grand silence.

— Jackson Jackson. Veuillez répondre présent.

Grand silence et quelques ricanements. L'enfer ouvrait sa gueule de goule, le fantôme déplaça sa robe aux plis impeccables vers les premiers rangs.

— L'un de vous s'appelle Jackson ?

Roger qui s'était incrusté à côté de moi me poussa du coude. Le fantôme se rapprocha.

— C'est toi Jackson ?

Je la fixais droit dans ses lunettes.

— Il faut répondre présent, petit monsieur.

Je la fixais toujours.

— On baisse les yeux, petit bonhomme !

Autour de moi, j'entendais une rumeur lointaine comme une vague aigrelette pleine de ricanements : « Jackson Jackson, Jackson Jackson ». Je sentais le bruit blanc envahir ma tête, j'avais juste envie d'être dehors

et de courir jusqu'au quenettier qui m'appelait avec son langage de quenettier.

Un bruit cassant, le fantôme avait regagné son bureau et le frappait d'une règle en métal en hurlant :

— Silence ! Jackson, on se lève et on baisse les yeux.

Me lever, je pouvais, baisser les yeux, je ne pouvais pas. Alors, en ce premier jour du reste de ma vie, je me suis retrouvé le nez collé au tableau noir, dos à la classe et à son bruissement de troupeau, le fantôme m'avait attrapé l'oreille, y sifflait des imprécations, et je sentais venir le moment où j'allais lui coller mon poing dans la face.

J'avais six ans, je ne comprenais absolument rien à ce qui m'arrivait et je n'avais ni les mots ni la voix pour les questions. Au bout de cette longue journée que je n'oublierai jamais, après trois bagarres dans la cour et la régurgitation intégrale de la timbale de lait obligatoire qui ponctuait l'après-midi, armé d'un cahier plein de lettres et d'un stylo à plume, je suis revenu au chevet d'Héliette avec un soulagement que je n'avais pas anticipé et la ferme intention de ne jamais remettre le pied dans aucune école, dans aucune vie.

— J...sson, on va à la fontaine ?

Roger dansait sur un pied. Derrière ses grosses épaules, j'apercevais la tête de fouine de Sydney et j'imaginais que Rudy n'était pas loin. C'étaient mes gars, c'était ma bande, mes guerriers, j'étais leur chef sans doute parce que je pouvais leur donner des ordres sans le son.

— Sssz'ai des billes ! La grosse bleue, l'ai gagnée au sénat !

Le sénat était le morceau de terre battue que nous avions aménagé, balayé, nettoyé pour des tournois dont j'écartais les plus grands (la racaille confirmée) avec férocité. Je ne savais pas causer, mais je grognais bien. « Une bête féroce », disait Man Tine.

Roger me montrait son agate au creux de sa paume, il savait me parler, lui. L'objet était si pur, si magique, si parfaitement rond dans sa transparence bleutée, je n'en avais jamais vu une aussi belle et je savais que j'allais tout faire pour la gagner.

Je me levai, fis un signe de chef avec l'index en avant, et nous partîmes vers la fontaine, sautant par-dessus les ruisselets d'eau qui dégoulinaient et se souvenaient encore de la furie de la tempête. Le sombre du crépuscule habillait les ombres qui s'affairaient pour réparer les dégâts tandis que, sur le petit pont incurvé, s'allongeait la file des rentrants, tous ces voisins qui, pour quelques sous, étaient descendus dans la ville nettoyer les entrepôts de la mixture de mort qui salissait les rez-de-chaussée après le passage de la tempête.

Je n'aimais pas la foule, je n'aimais pas qu'il y ait trop de monde autour de notre business, je n'aimais pas le regard des gens, je n'aimais pas leurs langues sales enfermées dans leurs bouches puantes, j'accélérais le pas, la fontaine dressait sa majesté au-dessus de nos têtes. Pour tout le monde, un élément de décor, une constante du paysage, pour moi, un totem, une représentation sacrée à laquelle j'adressais toutes mes requêtes, avec laquelle je conversais en silence de toute la force de mes colères.

Et c'est vrai qu'elle était imposante, la bougresse, la seule qui valait mon respect, je ne savais encore rien d'elle ni de son histoire, mais sa pierre sculptée, son harmonie brutale était tellement loin du reste des constructions de la rive que je me doutais qu'elle avait des choses à raconter. En tout cas, je lui confiais les miennes et j'étais sûr que parfois des frissons de lumières parcouraient son immobilité et répondaient à mes prières.

— Salut, la fontaine...

Et nous nous installâmes sur ses marches, moi en haut, eux en bas, c'était rituel. Roger déplia soigneusement le tissu qui entourait son agate, j'extirpai les miennes de ma poche, Rudy et Sydney firent de même, et une partie tendue commença. Je voulais cette agate, je la voulais plus que tout, je la voulais pour sa perfection et j'avais le sentiment que ma vie serait changée si je pouvais l'amener partout avec moi, si elle reposait, magnifique, au fond de ma poche et que je pouvais la toucher du bout des doigts quand Héliette me bousculait, quand Man Tine se mêlait de mes affaires, quand j'avais faim et rien à bouffer, quand les habitants évitaient de me regarder, quand les cafards me rongeaient la bouche pendant mon sommeil, quand le fantôme (nouvel arrivant dans ma vie) allait me crier « Jackson Jackson », quand j'allais m'asseoir à l'embouchure de la rivière en espérant que peut-être le grand Jackson allait revenir avec un bateau de pêche pour m'emmener au milieu de l'océan. Bref, cette agate, j'allais la gagner, là, tout de suite.

Je jouais en utilisant chaque petit dénivelé, je connaissais chaque touffe d'herbe, j'étais hyper concentré, j'entendais la conversation des trois autres comme au travers d'un filtre : j'allais gagner, je pulvérisai deux billes à Roger coup sur coup, puis trois, puis quatre, j'y étais presque, quand le son arriva à mon oreille.

— Mon père, il revient !

C'était Rudy qui parlait en ajustant son tir.

— Il a dit à ma mère qu'il ramenait son coutelas et son solex.

Je regardais son profil de furet, et le bruit blanc s'infiltra dans ma tête. Pourquoi ce taré qui était mon pote, mais ce taré quand même récupérait un père alors qu'il était laid comme un pou et puait le rat crevé, tandis que moi, dont on disait que j'étais bizarre, mais super beau avec des cils de fille, des boucles au bout des cheveux et tout le tintouin, et moi donc qui avais eu un père qui était une vraie star dans le quartier, pourquoi moi, je ne voyais pas l'ombre de Big Jackson se repointer dans ma vie ?

Car je l'avais connu, le bougre, même si je n'avais rien gardé dans ma tête. Man Tine m'avait raconté que Big J Le Saint-Lucien était tellement éperdu d'amour et de sexe pour Héliette qu'il avait installé ses cliques et ses claques dans sa case taudis. C'est lui qui avait construit la cuisine et, à l'époque, aménagé une cloison pour isoler une chambre dans laquelle il pouvait faire ses affaires avec Héliette, il paraît que tout le quartier en profitait, car Héliette avait le plaisir sonore et Big J ne ménageait pas sa peine.

— Il traînait dans la maison, marteau, clous et planches à la main pendant que ta mère passait ses journées à faire le ménage chez les bourges, en bas. C'était un bon temps.

La vieille se frottait les jambes.

— Et puis, tu es arrivé, et ça a tout changé. Ha, pour ça, ça a tout changé !

Elle me tourna le dos, s'enfonça dans la ruelle en boitillant et revint avec un bout de carton à la main.

— Regarde, tu me crois pas qu'elle était belle, ta mère ?

Sur la photo, je reconnus le maire en plus jeune et, à côté de lui, une femme mince dans une robe à fleurs que je ne connaissais pas, avec une longue natte sur l'épaule. Elle avait l'air tellement propre et paisible que ça ne pouvait pas être Héliette. « C'est pas elle », dirent mes yeux à Man Tine.

— Tu vois, à l'époque, elle avait laissé tomber Jésus, ou lui l'avait laissé tomber, je ne sais pas, elle était amoureuse de l'inutile qui te sert de père, je crois même que tu étais déjà là, dans son ventre.

Je penchai la tête sur la photo, mais je ne voyais rien, je cherchais comment j'aurais pu exister à l'intérieur du corps de cette femme qui avait la main sur la hanche et un sourire en coin. Je reconnaissais le quartier, je reconnaissais le maire avec ses sourcils froncés, mais, non, ce n'était pas Héliette. Pourtant, ce front, ces pommettes...

— L'autre, il parlait pas un mot de français, anglais qu'il parlait, il venait de Sainte-Lucie, il baragouinait un créole qui embobinait toutes les femmes du coin, et ta mère avec !